

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 4 ET DIMANCHE 5 MAI 2013



La romancière Claire Legendre vient de publier un nouveau roman, *Vérité et amour*.

FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Le rire de Claire Legendre, levier d'imagination

Née à Nice en 1979, la romancière Claire Legendre connaît une carrière fulgurante. Pensionnaire à la Villa Médicis en 2000, lauréate de la Fondation Hachette-Jean-Luc-Lagardère en 2004, elle a signé les romans *Making-of*, *Viande*, *Matricule*, *L'écorchée vive* et des nouvelles, *Le crépuscule de Barbe-Bleue*. Adeptes de l'autofiction, après *La méthode Stanislavski* elle vient de lancer *Vérité et amour*, sis à Prague. Rencontre avec l'écrivaine, qui enseigne la création littéraire à l'Université de Montréal depuis 2011. Elle vient de publier un nouveau roman, *Vérité et amour*.

GUYLAINE MASSOUTRE

Adix-neuf ans, Claire Legendre publiait sa première fiction, *Making-of* (1998), un roman noir inspiré par Cassavetes et Coppola : «*J'étais plongée dans le cinéma américain, je rêvais de construire un roman confié à plusieurs narrateurs. C'était un livre ambitieux!*», raconte celle qui a fréquenté les célébrités de Cannes. «*J'ai grandi dans un théâtre. Je suis montée sur les planches dès quatre ans, et à douze ans, c'était fini. J'ai déclaré à mon père, qui dirigeait un théâtre à Nice, que j'avais horreur de me produire en scène. Je voulais être écrivain.*»

«*J'ai écrit deux pièces de théâtre, puis j'ai étudié les textes fondateurs de la dramaturgie à l'université. Mais le théâtre n'est pas le moyen d'expression dans lequel je suis le plus à l'aise. Le roman m'est complètement naturel. J'ai étudié le théâtre pour ne pas m'ôter le plaisir du roman. Je ne lisais pas beaucoup dans ma jeunesse, mais j'ai toujours écrit.*» Plusieurs de ses romans ont été adaptés à la scène. Nul doute que, de sa voix profonde et posée, surgissent aussi des personnages bien campés.

De la scène théâtrale aux voix imaginaires

Incandescent, brutal, son deuxième roman, *Viande*, s'articule autour de sa chair

de femme. «*J'aime écrire des romans de deux sortes: il y a ceux de l'extériorité et ceux de l'intimité, mais ils n'apparaissent pas toujours ainsi aux critiques et aux lecteurs. Par exemple, le premier après que Grasset m'a approchée, *Viande*, m'a valu de grands chocs. On s'est déchaîné sur ce livre! Ne m'a-t-on pas assimilée aux écritures de l'abject? Je n'avais que vingt ans. Il est vrai que je lisais Bataille. C'est une histoire de viol, mais c'est avant tout celle d'un ressenti personnel, intime, violent, dans le contexte fantastique d'une histoire de femme à qui il pousse un pénis.*»

Legendre affectionne une langue directe et crue, qui va du crime au fait divers, mais qui dit aussi une relation profonde à soi. *La méthode Stanislavski*, en 2006, ouvre ce champ personnel, entre fantasme et drame collectif. Écrit après sa résidence à la Villa Médicis, il met en question, par un crime survenu parmi des acteurs, la relation entre le jeu et la réalité. Quels sont ces mots qui tuent et ceux qui ne font que jouer avec le feu? Elle enseigne alors le théâtre à l'Université de Nice et trouve des réponses, souvent drôles. Elle écrit: «*Stanislavski parle de ces micro-événements, ces incidents qui surgissent sur la scène, parfois, et qui introduisent une part de réalité... Vous savez, quand on se casse la gueule, par exemple... Ce genre d'imprévu opère une fusion entre le jeu et la vraie vie.*»

Dans *L'écorchée vive* (2009), la troisième personne réapparaît: «*Tous mes livres portent une forte empreinte du corps. C'est une question de femme. Ce roman est dur, parce qu'il parle de la peau greffée, cicatrisée, fragile enveloppe de l'image.*» Fascinante douleur que ce rapport aux yeux de l'autre.

Se sentir exige de se décaler: l'ironie gagne. Son écriture se transforme, intègre son expérience tchèque. «*J'ai vécu trois ans à Prague. Je m'y suis sentie d'abord terriblement mal, puis j'ai eu très mal de quitter cette ville. Là j'ai découvert les "expat", l'arrogance française, et j'ai appris des Pragoïses ce qu'est l'empathie. J'ai aussi compris la richesse de ma langue, de ses expressions imagées.*»

Avec *Vérité et amour* (Grasset, 2013), elle inscrit son souffle long de romancière dans l'autofiction, incisive, mêlant la satire à l'invention. «*Je ne suis pas le personnage féminin, mais j'ai vécu la traversée du fantasme que représente Roman Svoboda dans le roman, dont le nom signifie "liberté" en tchèque. L'héroïne ne sait pas comment se déprendre de la sentimentalité. "Vérité et amour", c'est un slogan tchèque, à la manière littéraire tchèque. Nul mieux que Kundera pour savoir rire tout en posant les bonnes questions.*»

Ce roman, désabusé, rappelle un certain Houellebecq. Mais si Claire Legendre dit ne pas savoir ce qu'est créer, c'est parce qu'écrivant à même sa vie, elle y intrique les joies et les désirs inassouvis, sans rien idéaliser: ni la langue, ni les rencontres, ni les passions, ni les leurres. La fin surgit à Montréal: peut-être y peut-on toujours aimer?

Collaboratrice
Le Devoir

VÉRITÉ ET AMOUR
Claire Legendre
Grasset
Paris, 2013,
304 pages



Prix littéraire
des collégiens:
Les critiques

Page F 2



Mahomet dans
Libé et Le Devoir

Page F 6



Lire Montréal, prise 3

L'événement Lire Montréal se déroule jusqu'au dimanche 5 mai. Cette initiative, rappelons-le, vise à mettre en valeur l'espace urbain et l'imaginaire qui s'y rattache, un quartier à la fois. Le verbe «lire», on l'aura compris, est considéré dans toutes ses déclinaisons. Après le Plateau Mont-Royal et le quartier Saint-Michel, c'est cette année au tour du quartier Saint-Henri d'être mis à l'honneur. Riche de son passé ouvrier, le quartier Saint-Henri accueille une cohorte de créateurs qui offriront expositions, projections, parcours thématique, ateliers, etc. En guise de point d'orgue, on remet le prix Lire Montréal, dont le thème était cette fois «*L'imaginaire de l'échangeur Turcot*». Pour information: liremontreal.ca

Le Devoir

Des livres en cadeau

Plus de 36 900 livres neufs ont été distribués dans différents centres de la petite enfance, des écoles primaires et des organismes communautaires de la région de Montréal. Ces livres, recueillis à l'initiative de la Fondation pour l'alphabétisation dans le cadre de *La lecture en cadeau*, sont mis à la disposition d'enfants issus de milieux défavorisés. En matière de dons, cette 14^e édition de l'événement se surpasse, avec une augmentation de plus de 6000 ouvrages par rapport à l'an dernier. Le nombre de livres distribués ne cesse de croître d'une année à l'autre. Initiative ayant pour but de développer le goût de la lecture chez les jeunes, La lecture en cadeau a, depuis 1999, profité à plus de 323 000 enfants. L'édition 2013 de cette opération marque le début d'un partenariat avec la Fondation Lucie et André Chagnon afin de sensibiliser en particulier les tout-petits (0 à 4 ans) aux livres.

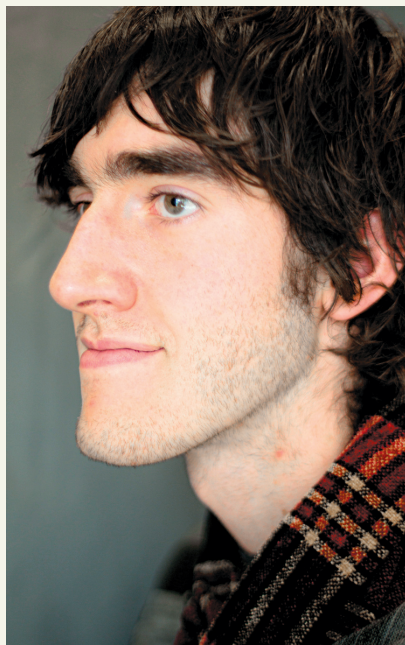
Le Devoir



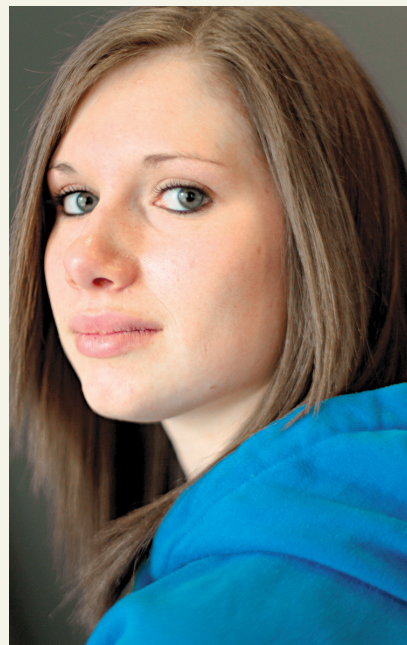
LIVRES



Laurence Boudreault, étudiante
Cégep Lévis-Lauzon



Frédéric Bertrand, étudiant
Cégep de Granby



Mélanie Richard, étudiante
Cégep de Rivière-du-Loup



Léo Gallant, étudiant
Cégep de Saint-Hyacinthe



PHOTOS JEAN-FRANÇOIS NADEAU
Sophie Auger, étudiante
Cégep de Sainte-Foy

Les critiques des collégiens

Depuis une décennie, les étudiants des collèges du Québec participent à l'aventure du Prix littéraire des collégiens. Cette année encore, ils se sont réunis à Québec, en marge du Salon du livre, pour choisir un grand gagnant. Comme nous l'avons déjà annoncé, *La fiancée américaine* d'Éric Dupont a été couronné. Cette semaine, nous publions les meilleurs textes des jeunes critiques soumis à ce prix. Ces textes ont été sélectionnés par Simon Roy, professeur au collège Lionel-Groulx, Bruno Lemieux, professeur au collège de Sherbrooke, et Jean-François Nadeau, directeur des pages culturelles du *Devoir*, à qui l'on doit par ailleurs les portraits de quelques-uns des membres du jury présents lors de la grande rencontre de délibération à Québec.

Le dernier des beatniks

MIREILLE BINGGELI
Cégep de Trois-Rivières

« Il y a deux types d'écrivains. Ceux qui ont du talent et ceux qui ont besoin d'une bonne psychanalyse. J'ai longtemps cru que j'avais du talent, jusqu'au jour où j'ai appris que ma mère n'avait jamais voulu d'enfant et que mon père n'était pas mon père. » Éric Plamondon remet en scène, dans le deuxième roman de sa trilogie *1984*, Gabriel Rivages, un homme à l'identité trouble qui voue un véritable culte à Richard Brautigan, ce poète américain qui a marqué l'imaginaire des beatniks.

Par sa forme inhabituelle, *Mayonnaise* se veut un hommage au célèbre roman de Brautigan *La pêche à la truite en Amérique*.

De courts fragments sans lien apparent se succèdent à un rythme rapide. Plamondon maîtrise l'art de la chute et crée des associations qui sortent de l'ordinaire. Les banalités du quotidien se mêlent aux éléments encyclopédiques. Vous connaissez l'histoire de la machine à coudre? Elle est liée au fusil inventé par Remington et à la machine à écrire sur laquelle Brautigan couchait ses écrits: « On est passé du chien de fusil à l'alphabet. L'industrie de la machine à écrire [...] porte en elle le souvenir de la gâchette, sa genèse. Quand on appuie sur une touche, on tire une lettre. Ça fait Tchac! »

Les relations entre les personnages, étranges et loufoques, poussent le lecteur à la limite du compréhensible. Il avance à l'aveugle, continuellement déstabilisé. Comme s'il cheminait dans un labyrinthe. Les thèmes, aussi profonds que la mort et le suicide, la maladie mentale et l'aliénation, incitent à s'interroger sur ce qui fait sens ou non.

Brautigan tenait à finir *La pêche à la truite en Amérique* avec le mot « mayonnaise ». Le titre du roman de Plamondon est un clin d'œil à cet auteur fétiche et suggère, non sans ironie, qu'il n'y a pas de recette miracle à la mayonnaise, comme il n'y a pas de recette miracle au bonheur. Avec imagination et créativité, Plamondon mélange les images et les mots tel un grand chef et réussit à créer sa propre version de la « mayonnaise ».

MAYONNAISE
Éric Plamondon
Le Quartanier
Montréal, 2012, 214 pages

Que ma volonté soit faite

LEAH MOREAU
Cégep de Trois-Rivières

« Je me surprénais à reconnaître dans ce Christ de viande, dans ce visage bouffi et mis à nu, le mal que j'avais introduit dans la maison, nourri et protégé, le mal que j'avais pris pour de la souffrance. » Éric recueille Jean, messie laissé pour mort par quatre cavaliers de l'Apocalypse dans un cimetière.

Comment une personnalité sociopathe peut-elle en venir à dévouer sa vie entière à un seul être? En devenant son sauveur.

Dans son tout dernier roman, *Le Christ obèse*, Larry Tremblay arrive à rejoindre les esprits les plus morbides, alliant religion et meurtres, matricide et infanticide, gâteaux d'anniversaire et pâtés au poulet congelés. D'une plume acérée, il joue la note de la folie et fouille la tête d'un désaxé déconnecté de la réalité. Edgar adhère à la souffrance de Jean, s'y complait jusqu'à se perdre. Le lecteur se voit entraîné, bien malgré lui, dans la démente d'Edgar, dans son obsession envers l'inconnu qu'il a installé dans la chambre de sa défunte mère.

Qui a vu le film *Psychose* d'Alfred Hitchcock (1960) retrouvera ici le fils hanté par le fantôme de sa mère. Le surveille-t-elle? Le voit-elle jeter ses effets personnels dans de vulgaires sacs à ordures, par-dessus le cadavre enterré de Josiane Gravel? Ces questions rôdent comme une ombre autour d'Edgar, telle une mélodie qui surgirait inlassablement des entrailles de la terre.

Le Christ obèse est à première vue un suspense classique, prévisible, mais Tremblay fait bifurquer son récit dans des sentiers sinueux et inexplorés desquels on risque de ressortir un œil en moins ou les jambes mutilées. Malheureusement, la fin ne rassasiera pas la curiosité du lecteur, surtout si celle-ci est aussi vorace que l'appétit de Jean.

Fidèle à l'héritage laissé par le Christ, Edgar porte le poids de la culpabilité et cherche à racheter son âme meurtrie. Alignant frénétiquement des *Notre Père* en silence, croyant s'assurer la rédemption, le pauvre homme ne réussit pourtant qu'à pervertir le bien. Lui, le fils, saura-t-il enfin se délivrer du mal?

LE CHRIST OBÈSE
Larry Tremblay
Éditions Alto
Québec, 2012, 159 pages

Un opéra savoureux

MARIANNE TÊTREAU LANGLOIS,
Collège Jean-de-Brébeuf

Comment définir *La fiancée américaine*, roman ambitieux d'Éric Dupont, fruit de quinze ans de réflexion et de quatre ans de travail? Est-ce un roman du terroir avec une touche de merveilleux? Un récit historique aux accents de Rabelais et de Gabriel Garcia Márquez? Ou alors peut-être est-ce un roman postmoderne? Non, c'est bien plus que tout cela. *La fiancée américaine*, c'est un opéra. Un opéra qui nous présente une multitude de personnages plus grands que nature, tous plus colorés les uns que les autres. Un opéra qui nous fait traverser les époques et les continents, nous amenant de Rivière-du-Loup à Rome, en passant par Berlin et New York. L'opéra, c'est aussi un délicieux gâteau, riche et dense, à l'image du récit, qui fait la part belle à la bonne chère et aux recettes de l'aïeule, Madeleine-l'Américaine.

Le récit germe dans un Québec du début du vingtième siècle avec l'union d'un Lamontagne et d'une Américaine aux yeux sarcelle. Puis, on suit la croissance de son fils, qui devient un héros quasi mythologique. Cet héritier passe alors le témoin à ses propres enfants qui nous entraînent dans une série de péripéties étonnantes jusqu'à Montréal. Après l'entraîne, on retrouve enfin les jumeaux d'une quatrième génération qui nous emmènent dans leurs aventures inhabituelles de l'autre côté de l'Atlantique.

Dans ce roman épique, Éric Dupont met en scène une avare jalouse, un haltérophile séduisant, une diva au passé éprouvant, un voleur de livres, un chanteur chouchouté par sa mère et bien d'autres personnages singuliers.

En près de six cents pages d'une remarquable densité, on découvre leur histoire, leurs erreurs, leurs vices, leurs vengeances. On vit avec eux, on imagine les muscles d'acier du Cheval Lamontagne, la tache de naissance en forme de clé de fa de Madeleine Lamontagne, la voix divine de Magdalena Berg.

Éric Dupont réussit admirablement à nouer toutes les intrigues, à gérer tous ses personnages, les gardant fidèles à eux-mêmes au fil des mots. Le lecteur s'attache à chacun de ces individus sortis d'un autre univers. Au final, on se trouve avec un livre délicieux entre les mains, ne serait-ce que grâce aux recettes traditionnelles de Madeleine-l'Américaine qu'il contient!

LA FIANCÉE AMÉRICAINE
Éric Dupont
Marchand de feuilles
Montréal, 2012, 557 pages

La réalité décadente

MARIE-CLAUDE CHARTRAND
Montmorency

« C'est pas difficile de fourrer quand t'as besoin ou quand t'as le goût, tu peux même avoir de l'argent pour. » Sophie Bienvenu, blogueuse franco-québécoise connue pour sa littérature jeunesse, change de registre avec *Et au pire on se mariera*, son premier roman.

Le témoignage-choc de l'adolescente Aïcha emprunte le ton de la confiance et traite du désir de l'interdit, se traduisant par la confrontation de l'innocence avec le réel.

Ayant pour seules amies Mel et Jo, prostituées transsexuelles et sources ultimes de conseils, Aïcha débute dans le Centre-Sud de Montréal en quête d'affection. Victime d'abus à l'âge de neuf ans par son beau-père Hakim et aveuglée, car se croyant amoureuse, elle projette sa jalousie sur sa mère. Or Aïcha devient aliénée par les mensonges qu'elle raconte à une pseudo-travailleuse sociale, entretenant idéaux et fantasmes, oscillant entre naïveté et lucidité, soit entre l'enfance et l'âge adulte. Cet univers d'illusions provoque en elle un malaise existentiel qui la désensibilise, la déshumanise. On plonge alors dans un drame psychologique où les tabous sont banalisés.

Les informations relatives aux personnages sont divulguées par la déconstruction des détails, et la chronologie des événements est disparate, conformément aux idées troubles de l'adolescente. Bienvenu épate par la rigueur de son travail sur la langue populaire, sorte de joul spontané et raffiné dont se sert Aïcha. L'oralité de la langue soutient la crédibilité du personnage, qui s'exprime par des termes relatifs à sa condition sociale. Enfin, l'absence de repères moraux participe à la perversion d'Aïcha, qui explique à Baz, un homme de trente ans dont elle est amoureuse, que le métier idéal, c'est la rue: « En fait, je voudrais être une pute, oui, mais juste avec un client », influence provenant de son entourage et du film *Scarface*, dique elle entend des paroles pleines de violence sexuelle.

On comprend donc que l'intertextualité force le questionnement sur la culture populaire ambiante, qui éduque la jeunesse et contribue au développement de son identité. On se trouve alors choqué par la réalité décadente qu'expose Bienvenu.

ET AU PIRE, ON SE MARIERA
Sophie Bienvenu
La Mèche
Montréal, 2011, 160 pages

L'expérience de la vie

ALEXANDRE CHARBONNEAU
Cégep de l'Outaouais

Le titre seul du nouveau récit de Gilles Archambault présente bien l'œuvre dans son ensemble: *Qui de nous deux?* est le court témoignage d'une longue vie de couple emplie de tendresse, mais aussi d'incertitude devant le dénouement de cette douce aventure.

En une centaine de pages, l'auteur repense au décès de celle qui fut sa femme pendant plus de cinquante ans. Il exprime la douleur des mois qui ont précédé puis suivi cet événement tragique, tout en faisant un retour sur les moments heureux de leur vie commune depuis le jour où ils se sont rencontrés.

L'œuvre est très touchante. Gilles Archambault, avec un grand souci de pudeur, parvient à exprimer la profonde détresse provoquée par la maladie dont sa compagne fut victime. L'expression de ses émotions est telle que l'on ne peut retenir l'élan de compassion et d'empathie qui nous habite à la lecture du récit. Toutefois, il est évident que l'auteur ne cherche pas à susciter la pitié du lecteur, mais bien à rendre un hommage à la femme qui lui est si chère en parlant d'elle « comme elle [lui] vient, donc, comme elle ne disparaîtra pas ».

La douceur avec laquelle il évoque sa femme et leur couple est en elle-même un éloge de l'amour sincère et durable, capable d'inspirer toute personne faisant face à cette vive passion.

Le récit ne suit aucun ordre apparent. On passe rapidement d'une époque à une autre de la vie de l'auteur. Cet aspect du livre ne pose pourtant pas de réel problème, puisqu'il crée une plus grande association avec l'acte difficile de revivre une épreuve aussi tragique. La clarté et la qualité de la langue de Gilles Archambault sont pour beaucoup dans la capacité de l'œuvre à éveiller les sentiments du lecteur.

Que l'on vive en couple ou non, que l'on soit jeune ou que l'on approche la quatre-vingtaine, le témoignage de Gilles Archambault évoque une tendresse pouvant être ressentie par tous. *Qui de nous deux?* offre plus qu'une expérience de lecture, c'est aussi l'expérience de toute une vie.

QUI DE NOUS DEUX?
Gilles Archambault
Boréal
Montréal, 2013, 128 pages

LITTÉRATURE

Les fantômes du passé



DANIELLE LAURIN

Au départ, une impression de déjà-vu. Va-t-on dépasser le cliché du roman autocroissant qui met en scène un écrivain en train de se regarder le nombril? C'est bien un écrivain qui raconte. Qui se raconte. Un écrivain désabusé, qui plus est.

Le prétexte: on l'a invité dans un salon du livre en région éloignée. Et il n'a aucune envie d'être là. C'est pourtant un retour aux sources pour lui. À 55 ans, ce bourlingueur amoureux de l'Afrique revient sur la Côte-Nord où il a grandi.

Pas d'attendrissement, pas même un petit pincement au cœur. Aucune émotion. Rien. Il ne ressent rien tandis qu'il foule, près de 40 ans après son départ, le sol de ses jeunes années. Mais ça ne saurait tarder, se dit-on. Sinon, il n'y aurait pas de roman, n'est-ce pas?

On ne revient pas impunément sur les traces de son passé. Combien de romans écrits là-dessus? Combien de chansons? Pensez à Dany Laferrière. Oui, bon, la Côte-Nord n'est pas Haïti. Mais quand même. Prenez Richard Desjardins: «*Revenir d'exil comporte des risques...*» Si ça vaut pour l'Abitibi, pourquoi pas pour la Côte-Nord?

Notre écrivain va-t-il retrouver des visages connus, vous pensez? Bien sûr que oui. Il aura beau vouloir les éviter, on viendra à lui. Normal: il est la vedette du salon du livre.

On l'a vu à la télé, à peu près tout le monde dans la région sait qui il est, même ceux qui n'ont jamais ouvert un de ses livres. Ce n'est pas rien, quand même, le p'tit gars du coin qui vient de recevoir un prix littéraire canadien prestigieux.

Le titre du roman primé: *L'homme de partout*. Un livre directement inspiré de la vie de l'écrivain. Ce qui ne veut pas dire que tout est vrai, évidemment. Il s'en explique ainsi, sans faire de chichi: «*Biographie romancée, roman biographique, autofiction...* Appelle ça comme tu voudras, le principe c'est de raconter sa vie

tout en ne racontant pas sa vie.»

Mise en abyme ici: *L'homme de partout* est aussi le titre du roman que l'on tient entre les mains. L'auteur, Camille Bouchard, vient de la Côte-Nord, il est dans la cinquantaine avancée, il a parcouru plusieurs pays et il a déjà obtenu un Prix du Gouverneur général — pour un roman jeunesse cependant, sa spécialité. Ah oui, en 2010, il était président d'honneur du Salon du livre de la Côte-Nord. Pour le reste, on aura compris: «*le principe c'est de raconter sa vie tout en ne racontant pas sa vie.*»

Alors voilà, cet écrivain de la Côte-Nord qui revient au bercail auréolé de gloire attire tous les regards, on se précipite vers lui. Même la vieille dame rabougrie qui se présente comme son ancienne prof d'anglais et qui n'évoque absolument rien dans sa mémoire à lui tente de l'accaparer.

Simple moment de diversion, en fait. Mais qui en dit long sur l'état d'esprit de l'écrivain: rien à foutre de celle-là. Et de qui que ce soit d'autre autour. Plus rien à voir avec ces gens-là. Vraiment? Il y a bien sûr quelqu'un dans le paysage qui va faire toute la différence. Sinon, à quoi bon...

Tout a commencé par une photo, aperçue dans les documents officiels consacrés à l'événement littéraire. Qui était cette quinquagénaire accusant son âge, pas plus attirante qu'il ne faut... mais dont la petite fossette sur la joue lui rappelait quelqu'un?

Elle est là, devant lui, en chair et en os, à présent. On est de plain-pied dans le souvenir douloureux, celui qu'on ne veut surtout pas rouvrir. On est dans le clou du roman, de l'histoire.

C'est à cause de cette femme-là, qui était une toute jeune fille à l'époque, qu'il a quitté à 18 ans son coin de pays pour aller voir ailleurs. Il l'a tellement aimée. La «suture» tiendra-t-elle le coup, comme dirait l'autre?

Après la cérémonie d'ouverture officielle, le vin bon marché, la séance de signatures... viennent les retrouvailles. Qui nous laissent coucouça: va-t-on finir par savoir au juste ce qui s'est passé entre eux? Et est-ce que l'attraction est encore là, oui ou non?

Un peu vaseux, tout ça. Quoique... des surprises nous attendent au tournant. Il y aura une nuit torride — entendre sexuellement — mais je ne vous dis pas avec qui. Il y aura des secrets

dévoilés. Des mensonges éclaircis. La révélation de coups bas portés dans le passé. Impardonnable, tout cela, aux yeux du héros. Mais si ça s'avérait bénéfique dans le futur? Impossible d'en dire plus là-dessus.

L'intrigue, somme toute, demeure assez convenue. Et, au final, pas mal arrangée avec le gars des vues. C'est ailleurs que ça se passe. Dans le ton. Ce ton ironique, par-dessus l'épaule, parfois franchement caustique, qui nous rappelle au tournant celui emprunté par le romancier François Barcelo. Quoique ce dernier soit encore plus méchant. Plus noir, assurément.

C'est cette façon qu'a Camille Bouchard, et, à travers lui, son narrateur, d'avoir l'air de ne pas y toucher qui fait tout l'intérêt du roman. Ça va bien au-delà des clichés finalement.

C'est comme si, derrière *L'homme de partout*, Camille Bouchard nous disait dans un clin d'œil plein d'autodérision: «*Allons, vous voyez bien que je ne me prends pas au sérieux. J'aime bien me payer la tête des gens par le biais de mon narrateur, mais c'est de moi-même que je me moque, surtout, à travers lui.*»

Même les bons sentiments ne sont pas exclus. Car sous le masque, sous le sarcasme, il y a ces cicatrices du passé que l'on peine à ne pas gratter jusqu'au sang. Notre homme est un tendre, voyez-vous. Un tendre qui ne peut résister aux chansons d'Adamo et aux sanglots longs de Verlaine. Un tendre qui flanche, appelé par les liens du sang. Mais j'en ai déjà trop dit...

On ne se prend pas les pieds dans les fleurs du tapis, ce n'est pas prétentieux pour deux sous. Le récit est fluide. Ça coule, c'est ramassé, concret. Et les dialogues, qui font tiquer parfois chez certains écrivains qu'on admire par ailleurs, sont ici d'un naturel convaincant.

Quant aux personnages, ils sont bien campés, ils existent, tout simplement, dans leur imperfection. Avec leur double menton, leur bedon, leurs rides, leurs genives trop saillantes. Ce qui ne les rend pas moins attachants pour autant.

Tout cela en moins de 140 pages. C'est déjà beaucoup.

L'HOMME DE PARTOUT

Camille Bouchard
L'Hexagone
Montréal, 2013, 134 pages

Après la corruption

MICHEL BÉLAIR

David Simon couvrait encore les faits divers et la justice au *Baltimore Sun* lorsqu'il eut l'idée d'un reportage de longue haleine sur la brigade criminelle de la ville. On était quelque part à la fin des années 1980 et, peut-être pour redorer son image après un grand ménage anticorruption, la direction de la police de Baltimore accepta sa proposition. David Simon fut intégré comme stagiaire à la Criminelle pour une période d'un an. Ce qui est déjà assez spécial. Ce gros livre de près de 1000 pages raconte donc à chaud la vie quotidienne des inspecteurs de la brigade divisée en quatre équipes couvrant quatre quarts de travail de six heures. Tous ces hommes — enquêteurs, sergents, lieutenants, chefs d'équipe, colonels et superviseurs — portent ici leur vrai nom et les enquêtes qu'ils mènent n'ont rien de fictif; à un rythme de deux assassinats tous les trois jours à l'époque — le rythme s'est accéléré depuis —, personne ne trouve le moyen de chômer. Simon a pris des notes tout au long des jours et des nuits qu'il a passés avec ces hommes appelés sur des scènes de crime, et il a même assisté à des foules d'interrogatoires comme à des séances de défolement dans des pubs une fois une affaire réglée. Il a d'abord construit son livre autour des personnalités très fortes des enquêteurs qu'il a côtoyés pendant toute cette année, mais il sait éviter la répétition en émailant son récit d'anecdotes et de considérations diverses sur l'organisation de la police dans les grandes villes américaines et sur le système judiciaire parfois un peu schizophrène de nos voisins. On peut le lire à la fois comme un roman captivant, une enquête sociologique faisant une large place à l'humanité de ses personnages ou encore comme un long reportage détaillé sur des gens que le commun des mortels n'est pas porté à fréquenter. Le livre de David Simon est paru dans les années 1990 aux États-Unis. Il a donné naissance à une série télévisée. L'ancien journaliste s'est mis à écrire pour ce média. On lui doit depuis plusieurs séries populaires, dont la célèbre *The Wire*.

Collaborateur
Le Devoir

BALTIMORE

David Simon
Traduit de l'américain par Héloïse Esquié
Éditions Sonatine, Paris, 2012, 936 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La grande séduction

CHRISTIAN DESMEULES

À travers treize nouvelles qui se partagent le décor et les protagonistes, les *Histoires nordiques* de Lucie Lachapelle nous permettent de suivre l'évolution intérieure de cette jeune femme «venue dans le Nord pour connaître les Inuits».

C'est une histoire de séduction. On y suit le destin de Louise, une Québécoise de 19 ans qui découvre le Nord au milieu des années soixante-dix à l'occasion d'un stage d'enseignement et qui tombera amoureuse de son peuple et de ses paysages.

Après le choc de la rencontre (*Brume et marée*), la jeune femme reviendra s'y installer pour enseigner au primaire. Louise pose un regard généreux et plein de douceur sur les paysages et les êtres qui l'habitent, qui ont survécu à des milliers d'années de combat contre les éléments et qui en gardent malgré eux la mémoire dans la peau.

Si le portrait est amoureux, il demeure lucide. Car il y a aussi du laid dans cet univers et Lucie Lachapelle n'hésite pas non plus à le montrer (*Nuit de fer*). Violence conjugale, alcoolisme, toxicomanie, détérioration du climat social au fil des ans. Malgré cela, elle sent que le retour en arrière devient de moins en

moins possible: «*De jour en jour, il lui semble que son passé est irréel, qu'elle a toujours vécu ici. Mais la distance augmente entre elle et eux; le fossé se creuse. Lorsqu'elle descend dans le Sud, elle en mesure l'ampleur.*» Il lui faudra néanmoins redescendre dans le Sud, la mort dans l'âme.

Et, bien des années plus tard, remplie de regrets de ne pas avoir fait sa vie là-haut, Louise y retournera. Ces enfants, «*elle les a aimés comme s'ils avaient été les siens. Ils étaient exceptionnels. Par leur créativité, leur beauté, leur lucidité dans l'enfance, leur énergie, leur sens de l'humour. C'est ainsi qu'elle se souvient d'eux.*» Ils ont été, pense-t-elle, ses maîtres tout autant qu'elle a été leur professeure. Difficile de ne pas penser à *Ces enfants de ma vie* de Gabrielle Roy.

Lucie Lachapelle avait déjà abordé la question amérindienne. C'était dans *Rivière Mékiskan* (XYZ, 2010), son premier roman. L'auteure et documentariste, née à Montréal en 1955, a puisé une partie de la matière de ses *Histoires nordiques* dans plusieurs séjours qu'elle a faits au Nunavik (où elle a notamment enseigné en 1975).

Comme c'était le cas pour son *Rivière Mékiskan*, le style est un peu sec — la qualité de l'écriture n'est pas le premier intérêt de ce livre. Et tout compte fait, l'ensem-

ble a davantage l'apparence d'un roman.

Mais Lucie Lachapelle y multiplie avec brio les angles de prise de vue, nous propose une vision pleine de compassion et de vérité sur une dizaine de destins nordiques. Un regard unique sur un monde

injustement méconnu.

Collaborateur
Le Devoir

HISTOIRES NORDIQUES

Lucie Lachapelle
XYZ
Montréal, 2013, 160 pages



| RANG | AUTEUR/ÉDITEUR | CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N° DE SEMAINES) |
|---------------------------|---|---------------------------------------|
| ▼ Romans québécois | | |
| 1 | mán Kim Thúy/Libre Expression | 1/4 |
| 2 | Les héritiers d'Enkidiev • Tome 7 Le conquérant Anne Robillard/Wellan | 2/5 |
| 3 | Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique ! Amélie Dubois/Éditeurs réunis | 3/25 |
| 4 | La fiancée américaine Eric Dupont/Marchand de feuilles | 5/26 |
| 5 | Félicité • Tome 4 Une vie nouvelle Jean-Pierre Charland/Hurtubise | 4/9 |
| 6 | Souvenirs de la banlieue • Tome 4 Junior Rosette Laberge/Éditeurs réunis | 9/8 |
| 7 | Ce ne sera pas si simple Annie L'Italien/Druides | 10/2 |
| 8 | Gaby Bernier • Tome 2 Pauline Gill/Québec Amérique | 7/11 |
| 9 | Les deux saisons du faubourg Mylène Gilbert-Dumas/VLB | 6/3 |
| 10 | Il était trois fois... Manon, Suzie, Flavie Marie Potvin/Goélette | -/1 |
| ▼ Romans étrangers | | |
| 1 | Cinquante nuances plus claires • Tome 3 E. L. James/Lattès | 1/12 |
| 2 | Cinquante nuances plus sombres • Tome 2 E. L. James/Lattès | 2/16 |
| 3 | Cinquante nuances de Grey • Tome 1 E. L. James/Lattès | 3/30 |
| 4 | Demain Guillaume Musso/XO | 4/7 |
| 5 | Le manipulateur John Grisham/Robert Laffont | -/1 |
| 6 | Un sentiment plus fort que la peur Marc Levy/R. Laffont Versilio | 5/9 |
| 7 | 22 / 11 / 63 Stephen King/Albin Michel | 6/6 |
| 8 | Crossfire • Tome 1 Dévoile-moi Sylvia Day/Flammarion Québec | 7/18 |
| 9 | Crossfire • Tome 2 Regarde-moi Sylvia Day/Flammarion Québec | 8/8 |
| 10 | La sœur de l'ombre Patricia J. MacDonald/Albin Michel | -/1 |

| | | |
|---------------------------|---|------|
| ▼ Essais québécois | | |
| 1 | La bataille de Londres Frédéric Bastien/Boréal | 1/3 |
| 2 | À brûle-pourpoint Normand Lester/Intouchables | 2/5 |
| 3 | Libérez-vous des syndicats! Eric Duhaime/Genex | 3/9 |
| 4 | Vieillesse avec grâce Denise Bombardier/Homme | 6/11 |
| 5 | Le calepin d'Érasme Jean Paré/Leméac | -/1 |
| 6 | Journal d'un écrivain en pyjama Dany Laferrière/Mémoire d'encrier | 4/11 |
| 7 | Pas d'histoire, les femmes! Réflexions d'une historienne... Micheline Dumont/Remue-ménage | -/1 |
| 8 | Les femmes au secours de l'économie Monique Jérôme-Forget/Alain Stanké | -/1 |
| 9 | En terrain miné. Correspondance en temps de guerre Roxanne Bouchard Patrick Kéglé/VLB | 9/2 |
| 10 | Le printemps québécois. Une anthologie Collectif/Écosociété | 5/5 |

| | | |
|---------------------------|--|------|
| ▼ Essais étrangers | | |
| 1 | Repenser le vieillissement Nordin M. Hadler/PUL | -/1 |
| 2 | Confessions d'un jeune romancier Umberto Eco/Grasset | 5/2 |
| 3 | Fin de l'Occident, naissance du monde Hervé Kempf/Seuil | 1/11 |
| 4 | 1493. Comment la découverte de l'Amérique a transformé... Charles C. Mann/Albin Michel | 6/7 |
| 5 | Les milliardaires. Comment les ultra-riches nuisent... Linda McQuaig Neil Brooks/Lux | 3/3 |
| 6 | Une autre vie est possible Jean-Claude Guillebaud/Ticonoclaste | 4/3 |
| 7 | Adolf Hitler. La séduction du diable Laurence Rees/Albin Michel | 7/8 |
| 8 | Mémoire du feu Eduardo H. Galeano/Lux | -/1 |
| 9 | Dr House, l'esprit du shaman Martin Winckler/Boréal | 8/2 |
| 10 | No steak Aymeric Caron/Fayard | 2/4 |

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

GABRIEL RINGLET

Gabriel Ringlet
Effacement de Dieu
La voie des moines-poètes

De tous temps, pour dire leur exploration radicale de l'effacement de Dieu dans le monde, certains moines ont choisi la voie de la poésie.

Gabriel Ringlet, dans son style toujours sobre et sensuel, montre l'actualité vivante de cette démarche à l'heure où le christianisme doit se réinventer.

ALBIN MICHEL

Déjà en librairie

SOUS LA DIRECTION DE BARTHÉLÉMY COURMONT ET ÉRIC MOTTET

REPENSER LA MULTIPOLARITÉ

POSTFACE DE CHARLES-PHILIPPE DAVID

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conseil des Arts du Canada

Papiers de famille

GILLES ARCHAMBAULT

Il en va des écrits autobiographiques comme de la vie en société. On veut bien fréquenter les gens, sortir de chez soi, mais pas à n'importe quel prix et pas pour n'importe quoi.

Alain Rémond est de ces auteurs qu'on ne lit pas impunément. Quiconque a aimé *Chaque jour est un adieu* en 2000 peut difficilement être indifférent à la prose au style direct, sans fioritures, pourtant chaleureuse à la façon d'une chanson, de ce chroniqueur qui sait nous retenir avec un album de famille maintes fois consulté.

Le lecteur qui ouvre *Tout ce qui reste de nos vies* a en tête les obsessions de l'auteur et les partage. Il sait que celui qui écrit à mi-voix, comme on parle de même, a connu une enfance à la fois heureuse et malheureuse dans un petit village non loin du mont Saint-Michel. Il n'ignore rien des fantômes de l'auteur, le père buveur mort trop tôt, la mère épuisée par un travail incessant, le suicide de la sœur. Il n'a pas oublié le désir qu'il a eu de devenir prêtre, le noviciat chez les Pères de Sainte-Croix qui l'amène au sortir de l'adolescence à vivre quelques mois dans nos Laurentides puis à Rome, le séjour en Algérie, le culte qu'il porte à Bob Dylan.

Le lecteur le sait et c'est pour cette raison qu'il ne peut qu'être curieux de ces confidences dont il attend tout et rien. A peu près comme l'invitation d'un ami dont vous connaîtriez depuis longtemps le ton de la voix et presque la teneur des propos qu'il tiendra à coup sûr sans songer un seul instant à déclarer forfait. Une sorte d'accoutumance à laquelle il faut céder et qui aide à ne pas désespérer tout à fait.

Comme Alain Rémond le dit, et le texte est reproduit en quatrième de couverture, « *écrire sur mes parents, écrire sur ma sœur Agnès, c'est ma litanie des saints à moi, c'est ressusciter des visages, des paroles, des secrets, c'est ressusciter des vies disparues* ». Le prétexte est la découverte dans une ferme abandonnée de lettres et de documents divers qu'y ont laissés des inconnus. Une impression de violer une intimité en

même temps que l'obligation ressentie de redonner vie au passé.

« *C'est à cela que servent les mots, à cela que sert l'écriture; rendre justice à toutes nos vies précieuses, ne rien oublier, jamais. Garder les traces, comme des braises que l'on peut réveiller d'un souffle. Écrivant sur mes parents, dans Chaque jour est un adieu, écrivant sur ma sœur Agnès, j'ai senti battre leur cœur, j'ai senti palpiter leur vie.* » Cette émotion essentielle, Alain Rémond nous la fait partager. Quand il évoque la mort de sa mère par exemple, sa tristesse est si grande que seule vient la calmer l'évocation de l'existence d'un premier petit-fils, qui lui permet de dire à la toute fin de ce petit livre si chaleureux: « *pense aux morts, mais occupe-toi des vivants* ». Ne pas s'empêcher de pleurer, mais saluer la vie qui naît.

En même temps qu'un retour à un passé à nouveau sollicité, en même temps que des propos qui paraîtraient redondants s'il n'y avait la manière, la douce musique des mots, ce récit est un hommage à l'écrit. L'écrit sous toutes ses formes. « *Les papiers, c'est la vie. Sans papiers, on ne vit pas. On n'est rien. On n'existe pas. Telle est la vérité pour ceux qui n'en ont pas.* » Mais il y a plus que les exigences de l'État qui ne vous reconnaît des droits que si vous êtes fiché. En effet, ce sont les documents qui accompagnent votre vie, vos factures, vos contrats, vos lettres qui laisseront de vous une trace après votre disparition. Ce qui pousse Alain Rémond à lire les lettres que son père, jeune recrue militaire, envoyait aux membres de sa famille, et à en être bouleversé. Cet homme, le père, jadis jugé si sévèrement, avait donc été ce paysan dans la jeune vingtaine envoyé malgré lui en Algérie et qui n'avait que le souci de revenir au plus tôt auprès des siens?

« *Toute vie est un mystère. Toute vie est une énigme. Je regarde la photo de mariage de mes parents et j'essaie de comprendre. Chacun de mes livres est une cérémonie à leur mémoire, à leur amour.* »

Vous aurez compris qu'il s'agit de l'un de ces récits qui s'adressent à cette partie de nous qui



SEUIL

Le chroniqueur Alain Rémond a publié une série de romans autobiographiques.

Collaborateur
Le Devoir

TOUT CE QUI RESTE DE NOS VIES

Alain Rémond
Seuil
Paris, 2013, 105 pages

ne refuse pas l'émotion et au contraire la berce sur le mode d'une mélodie. De la « grande » littérature, probablement pas, mais un livre écrit sans enflure, sans esbroufe et qui témoigne d'une sensibilité plus qu'attachante. Et puis, vous en lisez beaucoup, vous, de la « grande » littérature?

Phin, neuf ans, écolo

SUZANNE GIGUÈRE

Carla Gunn vit à Fredericton, au Nouveau-Brunswick. Elle a fait avec ce premier roman une entrée remarquée dans le monde littéraire. À sa parution en 2009, *Amphibien* a été finaliste au prestigieux Commonwealth Writer's Prize et a été traduit en allemand, en italien et en espagnol.

Phineas Walsh est un petit surdoué de neuf ans passionné de documentaires animaliers. Il a une connaissance encyclopédique du règne animal et de la nature. Le sort de la planète et des animaux en voie d'extinction le préoccupe au plus haut point. À l'école comme à la maison, ses questions, sa logique et ses arguments déroutent ou exaspèrent les adultes qui l'entourent. Il lui arrive régulièrement de corriger son enseignante: « *Madame, le lion ne vit pas dans la jungle. Il vit dans la savane.* » Ou de relever des incohérences sur ses outils pédagogiques: « *Un ours polaire et un pingouin assis ensemble sur la même banquise! Sur la même banquise! Ils vivent aux deux extrémités de la Terre, bon sang!* »

Phin n'en revient pas de l'attitude des adultes autour de lui. Il

ne comprend pas pourquoi sa mère persiste à acheter du beurre d'arachides contenant de l'huile de palme qui vient des plantations établies sur le territoire des orangs-outangs. Il concocte un plan pour libérer la rainette de White, petite grenouille arrachée à son milieu naturel en Australie, que son institutrice a emprisonnée dans l'aquarium de la classe. L'enfant réussit même à inoculer une dose de mauvaise conscience au lecteur avec ses pensées minutieuses et sa manière de voir le monde. Est-ce logique de ne pas s'inquiéter alors que 25% des espèces mammifères sont menacées?

Dès les premières pages, il est facile de s'attacher à ce gamin dont le ton vif et la spontanéité propre à l'enfance sont des plus rafraîchissants. Mais petit à petit, on découvre le côté obscur de son cœur. Oui, Phin sait tout ou presque du règne animal, mais il reste sans voix devant la mort de son grand-père et d'un camarade de classe qui le harcèle continuellement. Ce qui le trouble encore davantage, c'est la séparation récente de ses parents. Après tout, « *quand les parents primates se disputent, jamais l'un d'eux ne songerait à quitter le groupe.* »

Carla Gunn a bâti un roman séduisant centré sur le personnage de Phineas Walsh, qui tente d'équilibrer la légèreté et l'obscurité de son monde intérieur tout en essayant de sauver les animaux sur la planète. Le roman a beau souffrir de quelques longueurs et les questionnements incessants de l'enfant paraissent quelque peu forcés, voire fabriqués, et agacer, le charme ne se rompt jamais. *Amphibien* déborde de fantaisie et d'humour, le propos sur la complexité des rapports entre les espèces humaine et animale est passionnant et l'auteure a une manière très fine de saisir les émotions de ses personnages. *Amphibien* fait partie de ces livres qui nous transportent, nos changent un peu et nous laissent avec des phrases qui nous chavirent: « *J'espère que quand papa recevra les lettres et les dessins que je lui envoie, écrit Phin, il pensera à moi. Peut-être même qu'il se rappellera que je lui manque, et qu'il rentrera à la maison pour de bon.* »

Collaboratrice
Le Devoir

AMPHIBIEN
Carla Gunn
Traduit par Myriam Legault
Prise de parole
Sudbury, 2013, 310 pages

POÉSIE

Voies larges de François Turcot et de Bruno Lemieux

HUGUES CORRIVEAU

« *Buveur de lune* », François Turcot entend et creuse le rêve, est aux aguets, fouissant les ombres et les bruits. Poésie éclatée que celle de ce poète, poésie exigeante qui ne se contente ni d'une précaire linéarité ni de petites brisures de sens. On aime l'automatisme de ces temps-ci, pour suivre l'air du temps qui fracture toute éventualité de clarté. A cet égard, la poésie de ce poète est exemplaire et répond exactement de son époque, de l'indécidable pertinence des mots, des messages contradictoires ou brouillés de son monde. Ainsi nous confie-t-il que, « *déboulant de [sa] bouche / comme / une coulée // l'avenir ici / se calculerait / en beurre rude* ». C'est évidemment à prendre ou à laisser, mais si j'ai tendance à plutôt m'intéresser à cette œuvre déjà forte de ses premiers écrits, c'est que s'y déploie une voix intense et vive qui est nerveuse.

On s'attardera avec bonheur à la seconde partie du recueil intitulée *Météores*, où on retrouve le Dinosaur du titre, qui n'est autre que le père du poète. Au moment de sa découverte sur ou sous le sol enneigé, le poète nous donne à lire ce très fort poème: « *Défonçant l'hiver, le soleil pétrifia l'heure comme un météore. // Nos voix craquelèrent. C'était le muscle du cœur retourné*

dans le ventre des pierres.»

En troisième partie, un assez beau retournement nous fait entendre la voix du père qui avait promis à son fils François d'écrire un livre d'heures, livre perdu, mais auquel le fils donne écho dans ce qu'il appelle ses *Préhistoires*. Le recueil s'impose comme une quête du père en allé, recueil qui cherche à traduire une parole évanescence et à imposer celle d'un fils qui n'a de cesse de retrouver son incarnation. La suite du recueil va prolonger cette fouille d'une archéologie familiale. Ce travail-là est formidable. Voici un livre bien construit qui non seulement s'offre le plaisir de dire la vie au-delà de la mort, mais qui instaure un dialogue entre les amours perdues.

Promesses

Chez Bruno Lemieux, la poésie tient lieu d'itinéraire pour accéder aux promesses de l'âme, ce qui pourrait surseoir à « *une existence sans trame ni parcours / les bras coulés le long des larmes* ». On l'accompagne dans ce tracé qui le mène de la ville au fleuve, acharné à trouver matière au bonheur. Ce n'est pas peu que de vouloir prendre l'axe du plaisir contre ce qui empêche l'épanouissement, ce qui contraindrait l'espoir. Pour lui, l'entreprise est claire: « *Je veille ma*

fêlure / à peine un chuchotement / je voudrais au récit / ajouter une joie / quelques lettres échappées. » Dans le ventre la nuit s'impose, dit le poète, mais cela implique, paradoxalement, une volonté de traverser le noir afin que la lumière se dégage en fin de parcours, afin que surgisse, là, au confluent de l'aube, une vision juste dans l'œil du monde.

En fait, le poète nous demande de le suivre d'abord dans son quotidien d'homme qui se lève, va au travail, se donne littéralement à prendre dans le regard des autres. La mer impose alors sa présence lumineuse et salvatrice, rêve d'exode et d'apaisement. La route propose sa ligne vers l'horizon. Quelque part, en avant, près des arbres, un amour nouveau, un corps révélé, malgré cette douleur à l'âme qui n'est jamais loin d'un spleen enraciné. Ce premier recueil fait entendre une voix inquiète et subtile qui trouve un exutoire empreint de fragilité.

Collaborateur
Le Devoir

MON DINOSAURE
François Turcot
La Penplade, coll. « Poésie »
Chicoutimi, 2013, 184 pages

DANS LE VENTRE LA NUIT
Bruno Lemieux
Le Noroît, coll. « Initiale »
Montréal, 2013, 90 pages

ISABELLE MIRON

Dix jours en cargo

« En collant au plus près de l'expérience, [Isabelle Miron] nous livre le récit magnétique d'une trajectoire accidentée qui nous entraîne de l'enthousiasme à la désintégration lente jusqu'au souffle libérateur du Brésil. »

Christian Desmeules, *Le Devoir*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Québec

20^e PRIX des LIBRAIRES du Québec

DÉCOUVREZ LES LAURÉATS

Le 13 mai 2013
au Lion d'Or à 19 h
Entrée gratuite

UNE SOIRÉE METTANT EN VEDETTE :

CLAUDE DESPINES,
comédien

JOACHIM TANGUAY,
comédien

JEAN-SÉBASTIEN ROUX,
compositeur

HUGO TURGEON,
metteur en scène

PLUS D'INFORMATION : WWW.PRIXDESLIBRAIRES.QC.CA

ALQ

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

Partnership Canada

Canadian Heritage

Québec

LE DEVOIR

FANNY MALLETT,
comédienne et porte-parole

LIVRES

T.-D. Bouchard, libérateur insuffisant

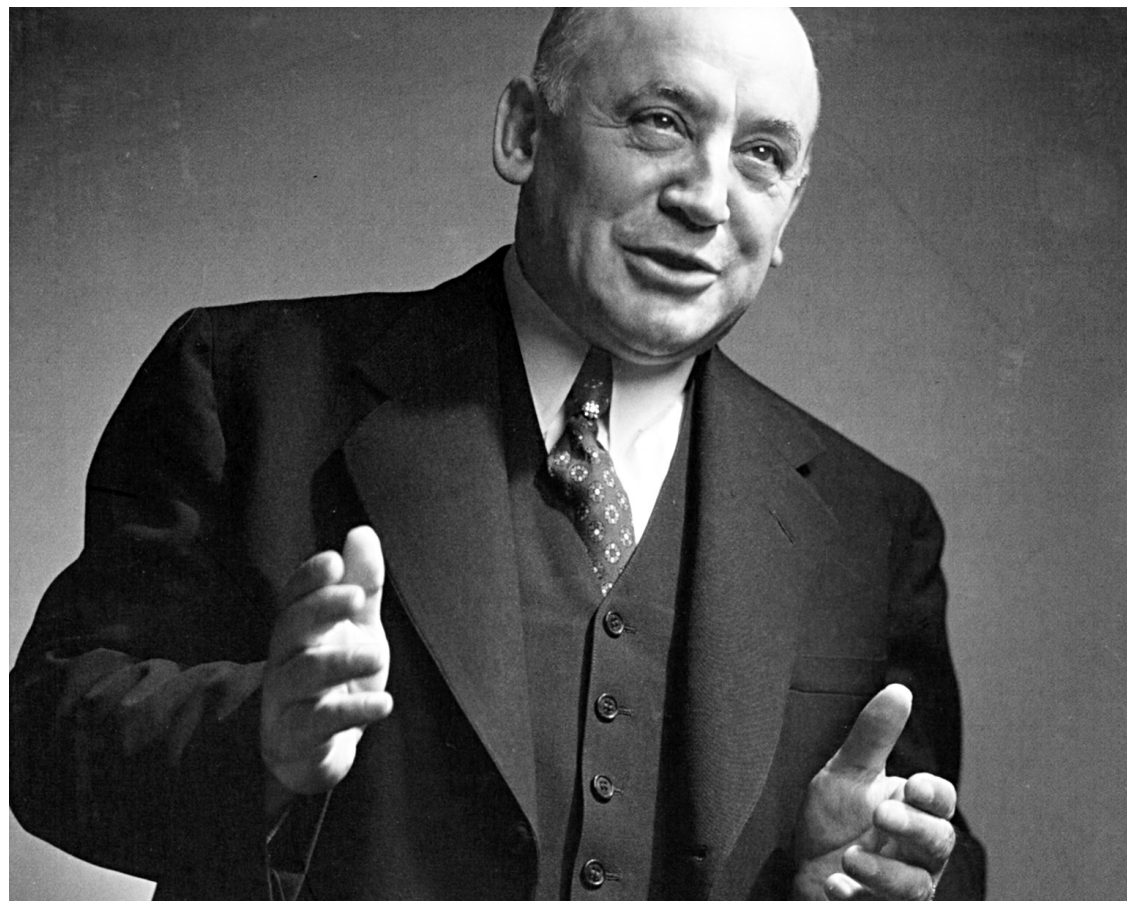
MICHEL LAPIERRE

« Le cléricisme est la corruption de la religion, comme le nationalisme est la corruption du patriotisme. » Ce mot du libéral radical Téléphore-Damien Bouchard (1881-1962) constitue une analyse très lumineuse des atavismes culturels et politiques québécois dont les traces subsistent encore aujourd'hui. Première biographie publiée du légendaire T.-D., *Le diable de Saint-Hyacinthe*, de Frank M. Guttman, en donne la preuve irrécusable.

Traduit de l'anglais et préfacé par Jean Chrétien, l'ouvrage du chirurgien montréalais retraité d'origine juive constitue une mine de renseignements inédits et de rectifications de préjugés. L'auteur insiste, avec on ne peut plus de pertinence, sur les efforts incessants que Bouchard déploya pour susciter l'avènement d'une société pluraliste et progressiste.

« Petit-fils d'un porteur d'eau », comme il aime le dire, fils d'un ouvrier, Bouchard, journaliste issu du milieu rouge de Saint-Hyacinthe, est maire de la ville pendant un quart de siècle. Il incarne les mots clés des débats de son époque : instruction obligatoire et gratuite, nationalisation de l'électricité, modernisation des lois du travail, suffrage féminin, lutte contre l'influence indue du clergé... Mais il n'ose s'affranchir de la politique partisane.

Député de Saint-Hyacinthe au Parlement québécois dès 1912, ministre sous Taschereau (1935-1936) et Godbout (1939-1944), puis sénateur, il



Le diable de Saint-Hyacinthe est la première biographie publiée du légendaire T.-D., le libéral radical Téléphore-Damien Bouchard (1881-1962).

tente de redonner à ses compagnons libéraux, rongés par l'affairisme et accommodants avec le cléricisme, l'esprit originel de leur parti vieillissant. Guttman prend soin de montrer qu'à l'encontre des idées reçues, cette attitude rare ne fait pas de Bouchard un mécréant, étranger à la pratique religieuse.

Dans ses *Mémoires* (1960), l'homme politique reconnaît avoir professé des principes philosophiques avancés. Il tient pourtant à préciser : « Ces idées ne m'empêchèrent pas de rester un croyant et un membre de l'Église. »

Malgré sa noble conciliation du catholicisme et de la laïcité,

Bouchard n'échappe pas aux magouilles politiciennes. Comme Guttman le raconte finement au sujet d'un mur payé par la Ville de Saint-Hyacinthe pour protéger sa maison contre les inondations, « les amis du maire répliquèrent qu'au lieu de frauder la municipalité, T.-D. l'avait en fait dotée d'un mur qui protégeait désormais l'ensemble du boulevard Girouard... »

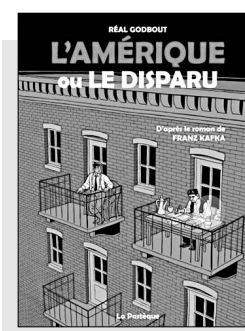
A l'opposé de l'anticommunisme primaire et paranoïaque de Duplessis, Bouchard sut déceler dans un nationalisme fascinant, antisémite, toléré par le premier ministre, le véritable ennemi de la démocratie. S'il avait

raison de reprocher à Henri Bourassa de sous-estimer l'importance de l'instruction obligatoire, il se trompa en refusant de résister, comme lui, à l'impérialisme britannique. Avec l'ardeur d'un pionnier, Bouchard lutta contre toutes les entraves à notre liberté, sauf contre la principale : la domination anglo-saxonne.

Collaborateur
Le Devoir

LE DIABLE DE SAINT-HYACINTHE

Frank M. Guttman
Hurtubise
Montréal, 2013, 520 pages



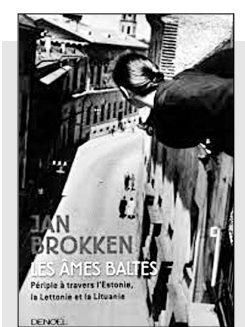
BANDE DESSINÉE

L'AMÉRIQUE ET LE DISPARU

Réal Godbout
La Pastèque
Montréal, 2013, 180 pages

La figure de l'antihéros, le bédéiste Réal Godbout aime visiblement ça. Plongez dans le vide de Michel Risque et Red Ketchup, deux perdants du 9^e art qu'il a mis au monde avec Pierre Fournier, dans les années 80, pour voir, mais aussi pour constater que, lorsqu'il essaye de s'en éloigner, leur esprit n'est pas très loin. Cette adaptation du roman inachevé de Franz Kafka en témoignage en traçant ici les contours d'une rencontre loin d'être improbable entre l'univers graphique de Godbout et les injustes causalités de l'existentialiste romancier pragois. Sous la couverture, on retrouve un certain Karl Rossman, jeune Allemand de 17 ans qui débarque à New York pour fuir un scandale dans son pays. On résume. Les hasards de la vie, sa désolante naïveté tout comme une série de raccourcis narratifs vont lui faire explorer les notions de méprise, d'injustice, de fatalité, d'abus, de duperie, d'exploitation... entre autres, dans un tout plutôt efficace, dont les imperfections n'étaient fatalement pas évitables.

Fabien Deglise



RÉCIT DE VOYAGE

LES ÂMES BALTES
PÉRIPLÈS À TRAVERS L'ESTONIE,
LA LETTONIE ET LA LITUANIE

Jan Brokken
Denoël
Paris, 2013, 384 pages

Jan Brokken est un auteur néerlandais de première importance dont on ignore encore, dans la francophonie, à peu près tout de l'œuvre. *Les âmes baltes*, son premier ouvrage traduit en français, révèle une écriture riche servie par un sens de l'histoire de haut niveau. Dans ce riche carnet de voyage, Brokken s'est intéressé à trois petits pays sans cesse tourmentés et oubliés : l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie. En véritable écrivain, il part en quête d'univers culturels et politiques que nous découvrons à sa suite. Voici Carl Robert Jakobson, le Tolstoï d'Estonie, ou encore les premières années cachées de Romain Gary. On y croise aussi la philosophe Hannah Arendt, le cinéaste Sergueï Eisenstein, le peintre Mark Rothko, mais surtout bien des gens inconnus à travers lesquels on arrive à mieux comprendre ces pays autrefois attachés à l'Union soviétique. Jan Brokken propose au passage un portrait du nationalisme de droite qui gangrène ces pays. Écriture riche, mise en page soignée, photographies discrètes et intelligentes, sujet original : un livre qui vaut le long détour qu'il propose du côté de la mer Baltique.

Jean-François Nadeau

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Les amours imaginaires de Jeffrey Eugenides

CHRISTIAN DESMEULES

La Rochefoucauld écrivait il y a longtemps : « Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour. » C'est fou ce que l'on peut trouver dans les livres, non ?

C'est un peu le cas des trois jeunes adultes (deux garçons, une fille) que Jeffrey Eugenides fait se rencontrer à Brown, une université du Rhode Island membre de la prestigieuse Ivy League, où il a lui-même fait ses études. Ils y trouveront un peu de tout : des histoires d'amour qui se terminent bien, l'envie d'aller rencontrer mère Teresa à Calcutta, cent façons de manipuler les doses de lithium.

Campé au début des années 1980, *Le roman du mariage* met en scène la collision frontale entre les idées radicales de la *French Theory* (la piroquette de marketing sous laquelle on a rangé et utilisé aux États-Unis les pensées de Foucault, de Derrida, de Deleuze, de Baudrillard, etc.) et l'orthodoxie du New Criticism. Une querelle des Anciens et des Modernes, si on veut, jouée cette fois sur le terrain miné des rapports hommes-femmes.

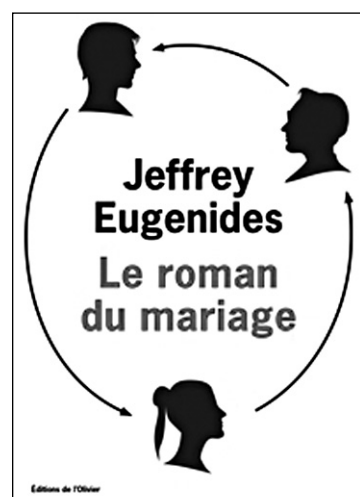
Le roman du mariage — un titre un peu insignifiant après son passage à travers le tordeur de la traduction — explore ainsi, sous la forme d'un roman « universitaire » (nos voisins parleront de « campus novel »), le désarroi de quelques jeunes privilégiés forcés en quelques années d'apprendre la vie (et l'amour et la mort). En même temps que de participer à la déconstruction intellectuelle de toutes leurs certitudes d'Américains et de post-adolescents.

Ici, Mitchell, Madeleine et Leonard forment les branches d'un triangle amoureux. Un triangle coloré par la montée du féminisme, son impact dans la chambre à coucher, le brouillage des codes et la persistance, malgré toute cette liberté, d'un certain puritanisme américain. Car l'université n'est pas non plus tout à

fait, n'est-ce pas, « le vrai monde ». « Dans le monde réel, quand on citait quelqu'un dans une conversation, c'était qu'il était connu. À l'université, on privilégiait les noms obscurs. »

Dans ses *Fragments du discours amoureux*, Barthes avait mis au jour de manière assez « terrible » l'extrême solitude du discours amoureux. Les personnages brillants, formidablement névrosés et bien incarnés d'Eugenides, à leur façon, en feront tous l'expérience.

Alors que Madeleine s'attelle à une thèse sur « Jane Austen, George Eliot et la question du mariage dans le roman anglais », tandis que Mitchell se découvre un intérêt pour le mysticisme chrétien et s'envole pour l'Inde, la queue entre les jambes, Leonard, lui, souffre d'épisodes assez graves de maniaque-dépression. Rien pour calmer les hésitations de la jeune femme, déchirée sans en être consciente entre son atti-



rance physique pour Leonard, ses sentiments pour Mitchell et sa quête de liberté — qui prend souvent, sous couvert de critique du patriarcat, la couleur des derniers dictats théoriques à la mode.

Sans vraiment révolutionner le genre, Jeffrey Eugenides se réinvente lui-même une fois en-

core avec *Le roman du mariage*, son troisième roman, 10 ans après *Middlesex* (prix Pulitzer en 2003) et 18 ans après *Virgin Suicides*, adapté au cinéma en 1999 par Sofia Coppola.

L'écrivain de 52 ans résumait récemment toute sa carrière comme une tentative de réconcilier deux pôles de la littérature : l'expérimentalisme des modernes, d'un côté, et, de l'autre, un art du récit et des personnages tel que mis en avant par les grands écrivains réalistes du XIX^e siècle.

Collaborateur
Le Devoir

LE ROMAN DU MARIAGE

Jeffrey Eugenides
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Olivier DeParis
L'Olivier
Paris, 2013, 560 pages

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la littérature

Lundi 6 mai
à 19 heures

CRILCO
CENTRE DE RECHERCHE
INTERUNIVERSITAIRE
SUR LA LITTÉRATURE ET LA
CULTURE QUÉBÉCOISES

Entrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Causerie

La poésie ce matin

Autour de l'œuvre de
Kim Doré

Kim Doré est l'auteure de *La dérive des méduses* (1999), *Le rayonnement des corps noirs* (2004, Prix Émile-Nelligan), *Maniérisme le diable* (2008) et *In vivo*, paru l'automne dernier. Elle a fondé et codirige les éditions Poètes de brousse depuis bientôt neuf ans.

Avec
Kim Doré

Animateur
Karim Larose

JEANNE BENAMEUR

ACTES SUD • LEMÉAC

Profanes

Leméac Éditeur offre ses félicitations à Jeanne Benameur, lauréate du Grand Prix RTL-Lire 2013.

« Un texte d'une douce beauté, où chaque personnage est brossé avec délicatesse et où l'on suit le développement de l'alchimie d'un groupe, par petites touches impressionnistes. »

Tania Massault (Librairie Pantoute), *Le libraire*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

ESSAIS

Jeu de massacre philosophique



LOUIS CORNELIUS

Il existe une tradition philosophique qui consiste à critiquer radicalement la pertinence même de la philosophie. Jean-Jacques Rousseau, en 1750, dans son *Discours sur les sciences et les arts*, fait entrer cette tradition dans la modernité: «Je demanderai seulement: qu'est-ce que la philosophie? Que contiennent les écrits des philosophes les plus connus? Quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? À les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans criant, chacun de son côté, sur une place publique: Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point.»

Dans *Misère de la pensée*, La philosophie cette imposture, le philosophe québécois Robin Fortin, spécialiste de la pensée d'Edgar Morin, fait sienne cette catilinaire contre la philosophie, tout en éreintant, au passage, Rousseau lui-même. Inspiré par les pamphlets de Jean-François Revel (*Pourquoi des philosophes?*, Julliard, 1957), Pierre Thuillier (*Socrate fonctionnaire*, Complexe, 1982) et Laurent-Michel Vacher (*La passion du réel*, Liber, 1998) contre le verbiage philoso-

La vraie philosophie, dit Robin Fortin, devrait «préparer la jeunesse à affronter le réel»

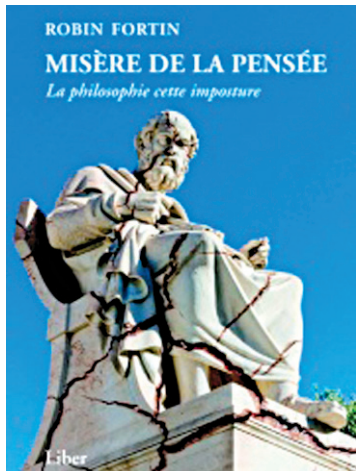
phique, Robin Fortin diagnostique la faillite de l'entreprise philosophique et l'indigence de son enseignement, qui confine à l'imposture. «Dans la culture moderne, écrit-il, seule la philosophie n'a pas encore fait sa révolution» et «l'enseignement distribué dans les classes de philosophie se réduit à un encyclopédisme culturel qui entretient l'illusion d'une véritable pratique philosophique, alors qu'il sert exclusivement à distiller une philosophie exsangue: une philosophie pour professeurs».

L'égarement et la confusion

La vraie philosophie, ajoute Fortin, devrait «préparer la jeunesse à affronter le réel», «nous apprendre à vivre et à bien vivre». Au lieu de cela, celle qui domine aujourd'hui fuit devant la réalité, ne se demande plus si une doctrine est vraie ou fautive et se complait dans une approche descriptive qui se contente d'aligner comme dans un musée les grandes figures de son histoire. Or, assène Fortin, «répéter et perroqueter les autres, vouer un culte aux morts et à la mémoire, soumettre de jeunes esprits en cours de fabrication à un éclectisme débridé et ravageur, c'est distiller un enseignement toxique et désaxé qui ne peut conduire qu'à l'égarement ou à la confusion».

Comme Laurent-Michel Vacher avant lui, Robin Fortin déplore le mépris que les philosophes réservent à la science et le règne de la «tradition idéaliste et métaphysique qui forme et structure le corpus philosophique». On ne peut plus, aujourd'hui, étant donné l'avancement des connaissances attribuables aux sciences naturelles et humaines, philosopher dans l'abstraction et s'extasier devant de «vieilles antiquités», sans soumettre ces dernières à une lecture féroce critique. C'est précisément à ce type de lecture, qui prend la forme d'un jeu de massacre, que se livre Fortin dans le cœur de son ouvrage.

Le «divin Platon», illustre-t-il, est non seulement à l'origine d'une théorie des idées (distinction entre monde sensible et monde intelligible) complètement dépassée, mais il a de plus imposé, l'histoire nous l'apprend, une «vision caricaturale des sophistes» qui relève de la malhonnêteté. La «haine de la démocratie» professée par le grand philosophe ne pouvait que le me-



ROBIN FORTIN
MISÈRE DE LA PENSÉE
La philosophie cette imposture

ner, conclut Fortin, à démoni-

ser ces «vrais démocrates», at-

tachés au pragmatisme, qu'étaient les sophistes.

Actualité et pertinence

Les travaux d'Aristote sur l'histoire naturelle étaient certes brillants pour l'époque, mais ils restent parsemés, on le sait aujourd'hui, d'explications farfelues et de «nombreuses erreurs». De plus, son éthique du bonheur est essentiellement aristocratique et s'accompagne d'une légitimation de l'esclavage. Il ne s'agit pas tant, pour Fortin, de faire un procès anachronique au Stagirite que de noter la non-pertinence actuelle de ses thèses.

La même remarque s'applique, selon Fortin, à la méthode cartésienne, «bien adaptée à son temps», mais devenue totalement désuète. «L'intuitionnisme cartésien, en récusant les sens et en imposant un schéma préalable à la recherche objective, entrave le développement

des sciences», explique Fortin, tout en rejetant le dualisme corps-esprit défendu par Descartes et sa conception des animaux-machines.

Rousseau, quant à lui, aurait développé sa thèse de l'homme bon corrompu par la société en faisant fi des réalités historiques. La science, écrit Fortin, nous a appris que «ce n'est pas l'homme qui a précédé la société, c'est la société qui a précédé l'homme». Par conséquent, l'homme de Rousseau est imaginaire et «l'anthropologie rousseauiste ne repose sur aucun fondement». L'œuvre du promeneur solitaire serait, de plus, entachée par une «haine des études et des livres» et par des «préjugés farouchement antiféministes».

De Hegel, Fortin retient notamment «son aveuglement antinewtonien» et son verbiage, un vice retrouvé aussi chez Heidegger, un antisémitisme moderne allié des nazis dont les travaux sont caractérisés par un «délire langagier», résume le philosophe québécois.

Partisan d'une philosophie empirique soucieuse de l'esprit scientifique, Fortin, dans ce virulent pamphlet éblouissant d'érudition, néglige le fait que les enseignants qui mettent ces auteurs au programme se font presque toujours un devoir de faire la part des choses et de les critiquer en les admirant. Fortin fait aussi l'impasse sur le caractère esthétique de l'expérience philosophique («Le style, c'est l'homme», disait Buffon), sur le fait que la philosophie est peut-être d'abord une expérience de pensée stylisée partageable par des explorateurs de l'existence.

On pourra donc trouver réductrice la conception évolutionniste de l'histoire des idées défendue par Fortin. Si la science, en effet, avance en se dépassant, la philosophie, elle, cette «pratique théorique (discursive, raisonnable, conceptuelle) mais non scientifique», selon l'intéressante définition qu'en donne André Comte-Sponville dans *La philosophie* (PUF, 2005), se poursuit en entretenant un dialogue présent avec le passé.

louisco@sympatico.ca

MISÈRE DE LA PENSÉE
LA PHILOSOPHIE
CETTE IMPOSTURE
Robin Fortin
Liber
Montréal, 2013, 178 pages

L'affaire des caricatures de Mahomet dans *Libé* et *Le Devoir*

Un même événement, deux interprétations

PAUL BENNETT

Il n'est pas mauvais que les journalistes, parfois, passent au crible de moins pressés qu'eux. Prenez l'affaire des caricatures de Mahomet, qui a culminé en février 2006, après que le journal danois *Jyllands Posten* eut publié, quatre mois plus tôt, 12 caricatures du prophète jugées blasphématoires par une majorité de musulmans. Cette série de caricatures engendra partout dans le monde des réactions de condamnation et des manifestations parfois très violentes dont les effets perdurent encore, notamment en France, avec les provocations répétées du journal satirique *Charlie Hebdo*.

Lélia Névert, spécialiste en histoire et en communication qui se concentre sur la place de la religion dans les médias, a voulu savoir comment deux quotidiens influents et indépendants considérés comme des institutions dans leur société, *Libération* et *Le Devoir*, ont traité cet événement, étant donné que, selon elle, ces deux journaux de référence sont «équivalents» du point de vue de leur lectorat et de l'importance qu'ils accordent aux débats politiques.

Les résultats de sa recherche, qui viennent d'être publiés dans un ouvrage intitulé *Les caricatures de Mahomet entre le Québec et la France*, montrent bien que les médias de deux pays peuvent interpréter le même événement de façon bien différente, mettant ainsi en relief certains traits sociaux et culturels de leur société.

Dans le cas des caricatures de Mahomet, l'auteure conclut, après avoir décortiqué tous les titres, articles, éditoriaux et photos parus en février 2006 dans les deux quotidiens, que «*Libé*» s'est montré surtout préoccupé de la primauté de la liberté d'expression sur la liberté religieuse dans une société laïque, alors que *Le Devoir* a mis l'accent sur la dimension éthique des caricatures et le respect des croyances.

Libé, quotidien de tradition gauchiste dans un pays habité à cette époque par plus de deux millions de musulmans, traite cette crise internationale pratiquement comme une affaire intérieure qui risque d'avoir des répercussions à court terme en France. *Le Devoir*, qui ne s'est affranchi que relativement récemment de sa longue tradition religieuse, traite, lui, cette affaire comme un phénomène extérieur et sans danger imminent pour la société québécoise, ce qui peut s'expliquer en partie par le fait que les 160 000 musulmans du Québec ne formaient en 2006 qu'à peine 1,3% de la population.

Deux visions

Après avoir détaillé l'espace et le nombre de mots et de photos consacrés à la crise des caricatures, l'auteure note entre autres que, parmi les contributions de l'extérieur, *Libé* a surtout fait appel à des experts (sociologues ou juristes), tandis que *Le Devoir* a favorisé les témoignages de représentants religieux.

En ce qui concerne l'utilisation des photos, *Libé* joue presque exclusivement la carte polémique en illustrant protestations et manifestations violentes, jouant de prudence dans la représentation de la religion. Au contraire, les photos publiées dans *Le Devoir* insistent fortement sur la dimension religieuse de cette crise, usant même, selon l'auteure, de «pathos» pour influencer les lecteurs. Elle donne l'exemple de photos montrant un enfant brandissant un Coran ou des musulmans en colère. Au *Devoir*, conclut-elle, «c'est la mise en scène du religieux qui est magnifiée ou dramatisée», alors que *Libé* «s'y



Lélia Névert constate que *Le Devoir*, dans ses caricatures, a mis l'accent sur la dimension éthique des caricatures et le respect des croyances.

aventure faiblement».

Enfin, analysant les éditoriaux consacrés à ce sujet, l'auteure souligne à encore que, pour *Libé*, la défense de la liberté d'expression doit prévaloir «malgré les limites que la morale et le respect imposent». La dimension religieuse et spirituelle de la crise est laissée de côté. *Le Devoir*, lui, appuie sur l'importance de la religion dans la société, notamment sur le respect des croyances dans un contexte multiculturel. La question de la liberté d'expression y apparaît comme secondaire.

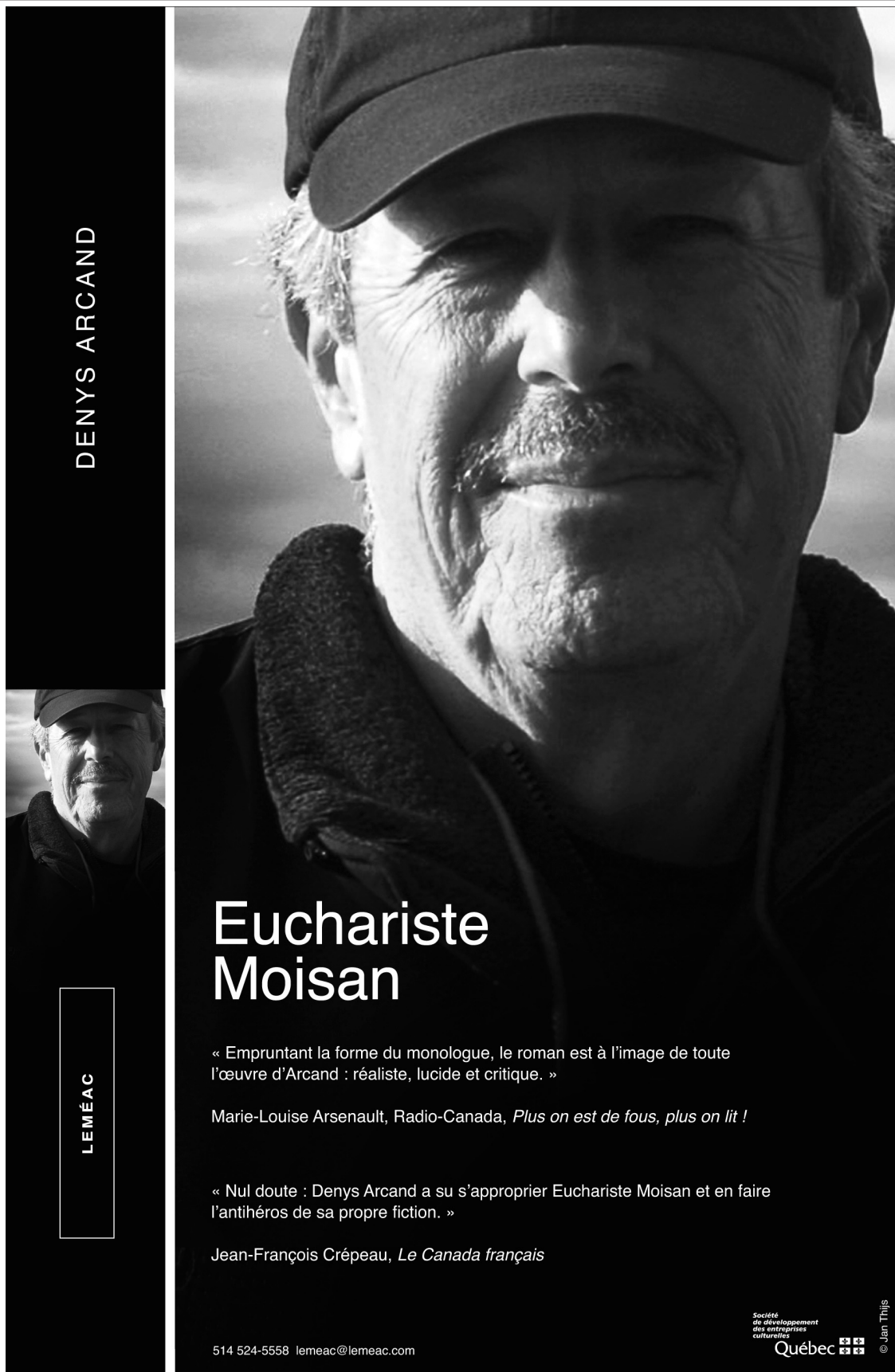
Ouvrage universitaire destiné d'abord aux enseignants et étudiants en communication, *Les caricatures de Mahomet entre le Québec et la*

France contribue indéniablement à éclairer la question de la culture et de l'idéologie des médias, qu'on ne saurait séparer des sociétés dont elles sont à la fois solidaires et critiques. Un tel ouvrage a cependant le défaut de tenir peu compte des contraintes concrètes à l'intérieur desquelles s'exerce le métier de journaliste dans chacun des quotidiens étudiés.

Collaborateur
Le Devoir

LES CARICATURES DE MAHOMET ENTRE LE QUÉBEC ET LA FRANCE

Lélia Névert
Presses de l'Université
du Québec
Québec, 2013, 231 pages



DENYS ARCAD

LEMÉAC

Euchariste Moisan

« Empruntant la forme du monologue, le roman est à l'image de toute l'œuvre d'Arcand : réaliste, lucide et critique. »

Marie-Louise Arsenault, Radio-Canada, *Plus on est de fous, plus on lit!*

« Nul doute : Denys Arcand a su s'approprier Euchariste Moisan et en faire l'antihéros de sa propre fiction. »

Jean-François Crêteau, *Le Canada français*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement
des entreprises
culturelles
Québec